

LA REVUE DE L'ECRAN

15^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

N° 506 B
18 Juin 1942
2 francs



**Viktor STAAL et
Kirsten HEIBERG**
les dramatiques interprètes de
FEMMES pour GOLDEN HILL



DEFENSE DE DOUBLER !

La Chambre Internationale du Film qui a tenu ses assises à Rome vient de prendre plusieurs décisions dans le domaine corporatif dont une surtout retient l'attention de ceux qui aiment véritablement le cinéma. Il s'agit de l'interdiction prononcée par les représentants des 17 pays réunis à la conférence de Rome de « doubler » à l'étranger la musique et les chansons des films. Faut-il accueillir cette décision avec joie ou avec réserve ? Sans vouloir réveiller la vieille et toujours vivace querelle du doublage qui a ses partisans et ses ennemis aussi acharnés les uns que les autres, nous croyons qu'il y a plutôt lieu de se réjouir du verdict romain. Si, à la rigueur, on peut encore supporter, comme un pis-aller, le doublage d'un film dramatique, il est navrant de voir que dans certaines productions étrangères on remplace même la voix des chanteurs ce qui enlève tout caractère d'originalité à l'interprète en question. On pourra évidemment répondre à cela qu'il est aussi excessif de montrer des films dont l'action se passe par exemple au Mexique où les gens parlent français et chantent en anglais... Un minimum de convention est tout de même indispensable.

On peut aller encore plus loin, tel notre confrère *Comédia* qui, à l'information émanant de Rome, ajoute le commentaire suivant. « Très bien, mais c'est le doublage pur et simple de tout film qui devrait être interdit ! Ce procédé barbare est contraire à toutes les lois de l'art. » Mais notre confrère convient lui-même plus loin que « la question est grave et ne peut être réglée aussi superficiellement ». En effet, ce sont des raisons commerciales qui ont incité les maisons de distribution à adopter le doublage, système inventé par feu Jacob Karol au cours d'une traversée de l'Atlantique et pour gagner du temps, car il voulait présenter un grand film américain au public français sans attendre la version française tournée à Hollywood. Cette méthode qui est loin d'être irréprochable au point de vue artistique, apporte quand même une aide efficace dans la propagation des films. Un bon film devrait se passer de doublage, mais... les bons films sont assez rares.

Quoi qu'il en soit, nous ne verrons plus dorénavant de distributeurs étrangers du genre de celui qui, ayant acquis les droits d'un film de Tino Rossi, disait : « Nous allons faire doubler les chansons, nous trouverons bien chez nous un chanteur de charme... ».

Charles FORD.

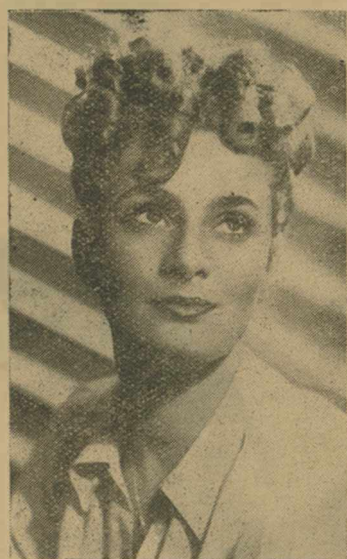
PARTIE DU CASINO, MONIQUE CASSIN

FINIRA-T-ELLE AU STUDIO ?

Ce soir là, au Nouveau Casino de Nice, Gaby Morlay cherchait une ingénue pour interpréter à ses côtés un des rôles du *Maître de Forges*.

Ce soir là, encore, au même casino, une jeune fille dansait !

La première vit la seconde, la seconde



plut à la première, et celle-ci, bientôt, engagea celle-là.

Désormais, Monique Cassin était comédienne. Ses débuts n'eurent rien d'exceptionnel.

Cependant, dès *Mademoiselle ma mère* et surtout après *Jeanne Vidal* les critiques se rendirent compte que l'ex-petite danseuse avait progressé.

Dans *Boléro*, à Brive, dernièrement, elle devait triompher.

Sa tâche, peurtant, n'était plus réduite à un texte court et à une simple silhouette. Elle pouvait l'écraser.

Mais Monique Cassin, grâce à une assurance de « vieille routière de la scène », en vint vite à bout et fit oublier Josselyne Gael qui, la veille, avait abandonné la tournée à Vichy.

Avant de reprendre la route, de gagner Périgueux, Montauban et le Midi où, aujourd'hui son nom est associé à celui de la célèbre pièce de Michel Duran, elle voulut bien venir achever dans mon bureau un entretien commencé dans d'inconfortables coulisses.

Assise auprès d'Yvette Avril et de Pierre Stéphen, très simplement, elle me rappela d'abord son enfance sur les bords de la « Grande Bleue », dans la belle cité niçoise où elle vit le jour le 18 mars 1923.

— A quinze ans, je quittai le Lycée pour le Casino de la Jetée, me déclara-t-elle ensuite avant de me narrer ses tours de zone libre avec Gaby Morlay, ses créations au Palais de la Méditerranée et enfin sa rencontre avec Pierre Stéphen.

Ah ! Pierre Stéphen ! quel camarade et quel conseiller n'est-il pas pour elle ! Sans lui, serait-elle actuellement « l'espoir » sur lequel André Sans a écrit dans « La France de Bordeaux et du Sud-Ouest » :

« Monique Cassin nous est revenue comédienne racée, prête à s'embarquer dans le train de la gloire. Servie par un physique des plus agréables, d'une allure folle, elle fut éblouissante de verve et d'entrain et une partenaire en tous points digne du grand artiste qu'est Pierre Stéphen. »

La jeune et talentueuse vedette est promise à une grande carrière. Et elle m'assure dans une lettre récente qu'elle « ne désire reprendre que son travail à la Méditerranée et créer des pièces d'auteurs modernes. »

Je crois pourtant que Monique Cassin, hier danseuse dans un casino de sa ville natale, aujourd'hui comédienne de talent sur les scènes de France, sera peut-être demain une vedette de l'écran.

Nous en reparlerons.

André LAGARDE.

LIRE EN PAGE 10 :

LA RUBRIQUE
DU CINE-CLUB

On bicozne et en habit vert...

Un petit bruit a pris naissance, à propos de Marcel Pagnol. Et toute la presse, avec sa diligence coutumière, de le capter, de le transmettre, de l'amplifier, d'en faire un fracas de tonnerre : l'auteur des *Marchands de gloire* et de *La Fille du Puisatier* serait candidat à l'Académie Française.

Et l'on s'agite, et l'on téléphone, et l'on court les moulins à huile pour avoir des précisions sur le grand événement.

Tout ce remue-ménage est une fois de plus caractéristique du déploiement de sottise, de badauderie et de servilité que peut provoquer le moindre geste, la moindre parole, le moindre désir d'un homme supérieurement intelligent.

On dit que l'idée de cette candidature a pris naissance dans une invitation en forme de boutade de Pierre Benoit, invitation fortement appuyée par un autre immortel : Maurice Donnay. On m'excusera de retrouver un peu plus en arrière la genèse de cette idée, à la fin d'un article de M. Louis Combaluzier, paru en juin 1941 dans *Les Cahiers du Film*.

Un proverbe recommande de ne pas parler de corde dans la maison d'un pendu. Max Dearly et Fernandel se sont souvenus comme moi, du proverbe, dans le cabinet de travail où Marcel Pagnol nous avait appelés, à l'issue du débat sur la chose académique, engagé dans la cour des studios. Nous n'avons pas parlé d'habit vert. Et pourtant...

Et pourtant, cet habit vert, Max Dearly et Fernandel l'imaginaient — ils me l'ont avoué depuis — l'imaginaient aussi bien que moi-même, suspendu à la patère clouée près de la porte d'entrée, sous le dyptique

des deux premières photos de *La prière aux étoiles*.

Pour notre part, nous ne voyons rien de surprenant à cette candidature, ni de choquant à son probable succès, quand le temps en sera venu. L'œuvre théâtrale de Marcel Pagnol, diffusée par la scène ou par l'écran, est d'une qualité qui commande, et d'un esprit qui ne peut interdire cette consécra-

par
ANDRÉ DE MASINI

tion. Et quant au langage, mon Dieu ! en sautant quelques répliques ou quelques pages...

Mais, là où nous ne sommes plus d'accord, c'est quand nous voyons déjà écrire en divers endroits, qu'avec Pagnol « le Cinéma entrera sous la Coupole ». Je crois que le cinéma, tout honoré qu'il soit, doit refuser ce malentendu, car ce n'est pas lui qui entrera avec Marcel Pagnol à l'Académie Française, pas plus qu'il n'est entré à l'Académie Goncourt avec Sacha Guitry (qui a du moins à son actif, lui, *Le roman d'un tricheur*). Le Cinéma n'a jamais été pour Pagnol qu'un moyen, un moyen de diffuser le Théâtre. Il l'a écrit, il l'a répété, il l'a mis en pratique, et il a eu raison. Nous ne lui chicanerons pas son extraordinaire réussite. Mais nous attendrons, pour célébrer une conquête nouvelle du cinéma, de voir reçu à l'Académie quelqu'un qui le soit, sans équivoque, au nom d'un passé purement cinématographique. Un Feyder, par exemple, et avant tout autre. Ce jour-là, ce sera

vraiment le cinéma qu'on honorera, sans réticence ni fausse honte.

Quant à Pagnol, après avoir bien fait courir les zélés reporters, il a fini par déclarer à qui l'a pu joindre qu'il serait « heureux et fier » de « rejoindre à l'Académie ses illustres aînés », mais qu'il n'avait — et pour cause — pas fait acte de candidat.

« La France, aurait-il ajouté, à l'heure actuelle, a des préoccupations autrement urgentes ».

Nous sommes, sur ce dernier point, parfaitement de l'avis de Marcel Pagnol. Et puisque l'Académie Française a décidé de ne se compléter qu'une fois la paix revenue, on peut parier que ce projet aura, d'ici là, rejoint celui du circuit de cent salles, celui du charbon de bois, celui de la Cité modèle du Cinéma, et celui des pommes de terre.

Mais, cette fois-ci, je ne tiendrais pas le pari.



Marcel PAGNOL

Le Clipper est arrivé

(De notre correspondant particulier)

Charlot a parlé...

Voici la grande nouvelle : depuis plus de dix ans les distributeurs de films suppliaient Charlot de rééditer quelques-unes de ses célèbres comédies. Le producteur-metteur en scène-auteur-star vient de relancer *La Ruée vers l'Or*, qui a été son plus grand succès. La copie a été faite sur le négatif original de 1925 et n'a été modernisée que par la substitution d'un commentaire parlé (par Charlie Chaplin) à la place des anciens sous-titres, la suppression de trois cents mètres de film et l'addition d'un fond sonore musical. Le résultat fait plaisir à voir aussi bien aux vieux admirateurs de Charlot qu'aux nouveaux initiés.

Sur le générique, le héros de la *Ruée vers l'Or* est annoncé comme *The Lone Prospector* (le Prospecteur solitaire), un nouvel arrivant à la recherche de l'Or de l'Alaska. Dans son récit d'accompagnement Chaplin l'appelle *The Little Fellow* (Le Petit Bonhomme). Avec un sens éloquent du « tempo », il se promène gaiement au bord d'un précipice très haut dans la Chilkoot Pass, sans savoir qu'il est pisté par un gros ours noir... et le film démarre.

Que le « Petit Bonhomme » devienne éventuellement un multimillionnaire qui porte deux manteaux de fourrure, l'un par-dessus l'autre, est sans importance. Ce qui compte, ce sont les traits délicieux d'humour qui accompagnent sa personnalité unique. Les fanatiques de Charlot reconnaîtront avec des larmes de joie deux scènes fameuses : enfermé par le blizzard dans une cabane isolée sur la montagne en compagnie d'un autre chercheur d'or, son ami Big Jim (Mack Swain) Charlot, plein d'espoir, enlève une de ses chaussures et la met au pot. Arroasant tendrement la chaussure sale de son propre jus, il la surveille jusqu'à ce que Big Jim manque d'éclater. « Pas encore tout à fait à point, dit le « Petit Bonhomme » pour le consoler, il faut encore deux minutes ». Il la sert avec un lacet comme garniture et se met à la mâcher d'un air satisfait.

Une autre excellente scène : la danse des petits pains. Incapable de dire son bonheur d'avoir Georgia (Georgia Hale), la danseuse qu'il adore sans espoir, à diner avec lui, le « Petit Bonhomme » empale deux petits pains sur des fourchettes et en fait des

jambes lyriques d'une ballerine dansant avec un brio furieux. Le commentaire postsynchronisé est aussi simple que la pantomime de son auteur.

Chaplin a dépensé 125.000 dollars pour remettre à neuf *La Ruée vers l'Or*, qui en avait coûté 2.000.000. Tout en supprimant des scènes entières et en en raccourcissant d'autres, il a ajouté du film qui avait été coupé dans la version originale, allongeant en particulier la scène de la chaussure au pot et une autre dans laquelle Big Jim, étourdi par la faim, voit le « Petit Bonhomme » sous l'aspect d'un énorme poulet.



Le petit bonhomme (Charlie Chaplin), héros de *La Ruée vers l'Or*, aux côtés de Big Jim (Mack Swain).

En dépit du fait que les films muets de l'époque de *La Ruée vers l'Or* étaient photographiés pour être projetés à la cadence de 16 images par seconde, le film se déroule presque sans une saccade à la vitesse actuelle de 24 images. La photographie est remarquablement bonne pour son âge et la lumière plus brillante des appareils modernes de projection l'améliore considérablement.

Chaplin qui a maintenant cinquante deux ans, et qui est toujours aussi habile financier est prêt à refaire une beauté à son film *Le Cirque* pour le rééditer si le succès de *La Ruée vers l'Or* le justifie.

Pseudonymes...

— Les studios d'Hollywood ne savent plus quoi inventer pour donner des noms attrayants à leurs jeunes espoirs (par exemple Rita Hayworth à Margarita Cansino, Melvyn Douglas à Melvyn Helselberg ou Judy Garland à Frances Gumm).

Récemment, mon confrère bien connu, John Chapman, me racontait qu'un gros bonnet du cinéma avait engagé une nouvelle bonne du plus beau noir. Le premier jour de son service il lui demanda son nom. En réponse, il entendit quelque chose comme : « Pislam Siv. » Incrédule, malgré l'accent de la domestique, il se récria : « Mais ce n'est pas possible, il n'y a pas de nom pareil ! »

— « Pardon, fit gentiment la négresse, on me l'a donné d'après la Bible ». Il lui passa alors une grosse Bible en lui demandant où diable figurait cet incroyable nom. Sans se désespérer, elle tourna rapidement les pages et lui fit voir en haut de l'une d'elles, les mots : *Psalms XIV* (psaume quatorzième).

Gloria Warren, nouvelle rivale de Deanna Durbin

— Warner vient de lancer la toute jeune chanteuse Gloria Warren (15 ans) dont je vous ai déjà parlé et qui appartient à la même classe de croiseurs légers que Deanna Durbin. Et elle a manqué de chavirer sans aucune faute de sa part d'ailleurs.

On lui a fait un film larmoyant : *Always in my heart* (Toujours dans mon cœur) avec des vieux débris et des situations éculées qui traînaient dans le studio depuis des années.

Il est évidemment difficile de bâtir un scénario intéressant autour d'une simple voix aussi les Frères Warner ont-ils tout essayé.

Et on commence quand Maman (Kay Francis) est sur le point de se remarier (avec Sidney Blackmer). Papa est en prison pour un crime qu'il n'a bien entendu pas commis

(la suite en page 10)

Je vais vous raconter

FEMMES POUR GOLDEN HILL

Il est impossible de se rendre compte, maintenant, de ce que fut Golden Hill.

Pour vous, évidemment, cela évoque la cité australienne avec son grouillement de ville riche, avec son parfum d'aventure, avec ses bars et ses villas somptueuses... Que voulez-vous, nous ne parlons pas la même langue !

Pour nous, Golden Hill reste une terre aride, desséchée et terrible. Nous étions partis là-bas pour faire fortune. Quatorze hommes, quatorze aventuriers sous la direction d'un chef, tout à la fois père et dictateur de notre étrange république. Au début la vie active nous avait suffi. Grâce à un labeur de forçat nous avions arraché l'or des sables du désert. Une installation de fortune nous apportait l'eau du torrent qui tout à la fois soutenait nos existences et représentait notre instrument de travail. Chaque semaine, Josua, le nègre, partait à la ville, à travers le désert et ramenait le ravitaillement, et puis, un jour... un jour Cocky, le farceur de notre équipe, voulut faire un mot d'esprit, alors que nous redigions notre commande : il déclara : « Puisqu'il dit pouvoir nous procurer tout ce qui nous est nécessaire, pourquoi ne lui demanderions-nous pas des femmes ? » Boutade qu'aucun de nous ne pouvait accepter sereinement, elle correspondait trop à une de nos tortures constantes, le chef reprit sérieusement la proposition... et sur notre commande, on pouvait lire, à la suite du gin et des conserves : des femmes.

Quelques semaines plus tard les femmes arrivaient et avec elles le drame. Il faut vous dire que le hasard s'en mêla ; sans tarder treize femmes arrivèrent, nous étions quatorze. L'un de nous trouva dans la « livraison »... sa propre épouse qu'il fuyait dans le camp des chercheurs d'or. Par ailleurs, à Sydney, notre demande avait été prise très au sérieux et nous nous sommes brusquement tous trouvés mariés par procuration. Seulement, il manquait une femme et Violette, la vedette des cabarets de Sydney, se trouva « distribuée » à deux camarades : Stan et Doug qui, bien entendu, se jurèrent de la considérer comme une ca-

marade. Bien entendu aussi, Violette ne tarda pas à faire son choix. Ce fut lors d'un accident : une avalanche avait obstrué la source, toute la colonie, femmes et hommes, partèrent et luttèrent hardiment contre la nature. Une émotion que vous ne pouvez imaginer s'empara de nous lorsque l'eau réapparut, et ce fut à la faveur de cette émotion que Violette se laissa aller dans les bras de Stan. Mais Doug n'était pas homme à se résigner de la sorte, le soir même les deux hommes se battaient sauvagement, un coup de feu éclatait et Doug tombait. Les hommes se réunirent et jugèrent sommairement Stan. Ils ne s'estimèrent pas le droit de faire eux-mêmes acte de justice, mais, estimant que Stan avait rompu la traditionnelle loi de camaraderie, ils le chassèrent et l'abandonnèrent sur la piste avec quelques jours de vivre.

A partir de ce moment, la fatalité sembla planer sur Golden Hill, les tempêtes se succédèrent, un nouvel éboulement se produisit et cette fois-ci il fut impossible de dégager la source. L'eau vint à manquer, la



La vie fictive de Violette lui faisait rêver à de grands horizons.



... le jour de la catastrophe, elle fit son choix...

folie et la mort planèrent sur nous. La présence des nouveaux-nés rendait notre situation plus tragique encore, Violette soignait Doug qui revenait à la vie ; le vieux chef, son pistolet au poing, gardait les dernières outres d'eau que chacun de nous guettait comme jamais il n'avait guetté un lingot d'or. Chacun de nous a bien cru à ce moment-là que l'aventure était finie. C'est alors qu'un avion nous survola.

Plus tard nous avons appris que Stan pilotait l'avion. Après le jugement il avait repris du service dans un aérodrome et au moment où nous lançions nos S.O.S. il fut volontaire et vint nous porter secours à travers la tempête. Doug signala notre position, nous fûmes sauvés, mais lui, pris dans le vent, percuta au sol et mourut dans les bras de Violette. Avec ce drame se termina la période la plus héroïque de Golden Hill. Plus tard, et puis qu'importe ce qu'il advint plus tard, tu connais Golden Hill, tu nous connais tous, et Doug et Violette, sa femme, et la petite fille. Mais je t'assure bien que lorsqu'un homme d'affaires discute de l'achat d'un terrain et me dit bien connaître Golden Hill, nous ne parlons pas la même langue.

R. de L'ECRAN

Le Cinéma et l'Histoire



La reine Victoria (Hedwig Wangel) reçoit Ohm Kruger (Jannings) dans Le Président Kruger.

Au milieu : Eaue, Minos et Rhadamante, c'est ainsi que Victor Hugo a appelé Robespierre, Danton et Marat que nous voyons ici dans le Napoléon de Gance, incarnés par Edmond Van Daele, Alex Koubitzky et Antonin Artaud.



En bas : Falcometti, l'inoubliable interprète de la Passion de Jeanne d'Arc, de Carl Theodor Dreyer.



A l'heure où Berlin, au lendemain de la sortie de *Marie Stuart* et du *Président Kruger*, annonce un film sur Frédéric II *Le Grand Roi*, pendant qu'à Paris s'achève le montage du *Destin fabuleux de Désirée Clary* et que deux maisons de production françaises préparent l'une un *Lieutenant Bonaparte*, l'autre un *Vert-Galant*, on a l'impression que le film historique est en train de redevenir, si l'on peut dire, à la mode.

Le film historique a beaucoup d'adversaires, à commencer naturellement par tous ceux — et il y a parmi eux beaucoup de producteurs — qui s'écartent par principe des « films à costumes », estimant — peut-être à cause des soins et des frais que les costumes entraînent — que l'œuvre cinématographique a besoin d'une atmosphère moderne, avec autos, avions, bar, jazz et tout et tout. Ce qui n'empêche pas ces adversaires du film historique, s'ils sont simplement des amateurs de cinéma, d'emplir les salles où est projeté *Mam'zelle Bonaparte* — *Mam'zelle Bonaparte*, film historique! — ou, s'ils sont producteurs et distributeurs d'emplir leurs poches avec les bénéfices de *Violettes Impériales* ou de *Napoléon*.

Ceux qui aiment à la fois l'histoire et le cinéma ne doivent pas faire à ces adversaires du « Film historique » l'honneur de leur accorder une trop grande importance et ils doivent réserver leur attention à des adversaires plus sérieux, ceux-là qui prétendent au nom de l'Histoire que l'on ne peut pas faire de films historiques. Et pourtant.

Etablir une collaboration entre l'Histoire et le Cinéma a été une des premières idées qu'ont eue ceux qui se sont préoccupés d'ouvrir au Cinéma toutes les voies où il leur semblait capable d'utiliser ses innombrables possibilités. Et avant tous autres, Georges Méliès.

Celui-ci n'avait, en effet, réalisé que quelques-unes de ses charmantes bandes féériques lorsqu'il eut l'idée de faire un petit film inspiré d'une toile montrant un épisode de la bataille de Bazeilles qu'entourait une très grande popularité : « Les dernières cartouches » ; quelques mètres de pellicule, une douzaine de figurants, autant d'uniformes de fantassins et de « marsouins », guère plus de cartouches à blanc et par là-dessus quelques mesures de marches militaires au piano et de coups de canon sur la

grosse caisse : ce n'était qu'une anecdote mais le film historique était né. Et il était né, comme beaucoup d'autres excellentes choses, grâce à Méliès, au petit studio de Montreuil, c'est à dire en France !

Georges Méliès ne fut d'ailleurs pas long à passer de l'anecdote à la fresque et à s'enhardir au point de réaliser, toujours à Montreuil, mais avec un grand déploiement de mise en scène — il utilisa les services d'au moins une cinquantaine de figurants — un *Couronnement du Roi d'Angleterre Edouard VII* qui connut un très vif succès, certains spectateurs allant jusqu'à croire que les images projetées devant eux avaient été enregistrées à Westminster même !

Sans doute Georges Méliès aurait-il bien ri si on lui avait dit qu'avec *Les dernières cartouches* et avec son *Couronnement d'Edouard VII*, il venait tout simplement d'ouvrir les portes du studio à l'Histoire. Ce diable d'homme riait de tout, surtout de ce qu'on lui disait pour lui prouver qu'on le prenait au sérieux.

Il n'en fut pas de même lorsque les fondateurs du « Film d'Art » inaugurèrent leur activité en produisant *L'assassinat du Duc de Guise*. Ceux-là se prenaient au sérieux. Et ils avaient bien raison, car on commençait à avoir besoin d'hommes sérieux dans le Cinéma français. Ils estimaient que le spectacle cinématographique pouvait être autre chose qu'une attraction foraine. Sans doute cette vue exacte l'était-elle moins en ce qui concerne les moyens auxquels ils avaient l'intention de recourir pour améliorer la production cinématographique.

Le choix qu'ils firent du sujet de leur premier film et de l'homme à qui ils demandèrent ce sujet prouve bien que leurs intentions étaient pures sinon excellentes : *L'assassinat du Duc de Guise* par Henri Lavedan, à la fois auteur dramatique et historien.

Celui-ci ne s'était naturellement permis aucune liberté avec l'Histoire — même pas de celles qui faisaient dire à Alexandre Dumas père : « Oui, je viole l'Histoire, mais je lui fais des enfants ! » — et si le film apparaissait faux, ce n'était que par les gestes de ses acteurs — ignorants des exigences de l'écran — et non par les faits reconstitués devant l'objectif.

Avec *L'assassinat du Duc de Guise*, bien plus encore qu'avec *Les dernières cartouches* et *Le Couronnement d'Edouard VII* qui ne doivent être regardés que comme des indications, le Cinéma, naissant, trébuchant, menaçait qu'il pouvait être pour l'Histoire le plus précieux des collaborateurs.

Cette leçon ne fut malheureusement pas comprise comme elle aurait mérité de l'être et, des années durant, on ne vit rien sur les écrans qui put laisser supposer que le Cinéma souhaitât avoir des rapports avec l'Histoire. Et il fallut attendre la guerre de 14 pour que ce regrettable état de choses prit fin.

Cette fois ce fut l'Allemagne qui, demandant au Cinéma de faire connaître certaines idées qu'elle estimait utiles à sa politique, eut recours à des sujets historiques. Et ce fut la série fameuse des *Danton*, *Henry VIII*, *La Du Barry* qui, bien avant *Le*

Anna Neagle qui, après avoir joué des rôles de chanteuses de music-hall, fut *La Reine Victoria*.



dernier des hommes et *L'Ange Bleu* rendirent universellement populaire le nom d'Emil Jannings.

On sait ce que, depuis lors, est devenu « le film historique » et par quelles étapes il est passé : *Naissance d'une Nation*, de D. W. Griffith, *Napoléon* d'Abel Gance, *Jeanne d'Arc*, de C. T. Dreyer, pour aboutir à *Marie Stuart* et au *Président Kruger* dont nous parlions plus haut.

La naissance d'une Nation, *Napoléon*, *Jeanne d'Arc* ! Pourquoi parmi tant d'autres films qui prétendent à la qualification d'historique, comme par exemple *Le miracle des Loups*, *La Marseillaise* pour la France, *Scipion l'Africain* pour l'Italie, *Pierre le Grand* pour la Russie, *Les Croisades*, de Cecil B. de Mille pour l'Amérique et tant d'autres, pourquoi avoir choisi ces trois-là ? Parce qu'ils présentent une valeur cinématographique qui me semble mériter qu'on leur fasse un sort particulier, je l'avoue ! Quant à leur valeur historique nous en parlerons plus loin ! Cet aveu — disons : « ce demi-aveu », si vous le voulez bien — va bien certainement plonger dans la joie ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de films historiques, que l'on ne peut pas faire de films historiques et, pour tout dire, que l'Histoire et le Cinéma n'ont rien à faire ensemble.

En France, un film « historique » est le plus souvent le développement d'une intrigue sentimentale ou policière — quelquefois sentimentale et policière — dans un cadre historique, les principaux personnages étant nés de l'imagination de l'auteur ou ayant été pris par lui en marge de l'Histoire, les personnages historiques n'apparaissant que comme comparses et pour amener le dénouement. Exemples : *Violettes Impériales* et tout récemment *Mam'zelle Bonaparte* (toutes réserves faites sur la valeur comparative des deux œuvres).

Cette conception est si bien enracinée dans les esprits qu'Abel Gance n'a pas pu s'en libérer quand il a composé son *Napoléon* ce qui l'a amené à donner trop souvent le pas à la petite — toute petite — intrigue dont Annabella, débutante, était l'héroïne aux dépens de Danton, de Robespierre, de Paoli, de Joséphine, de Bonaparte lui-même, la poupée l'emportant sur les êtres de chair, de sang, de nerfs et de pas-



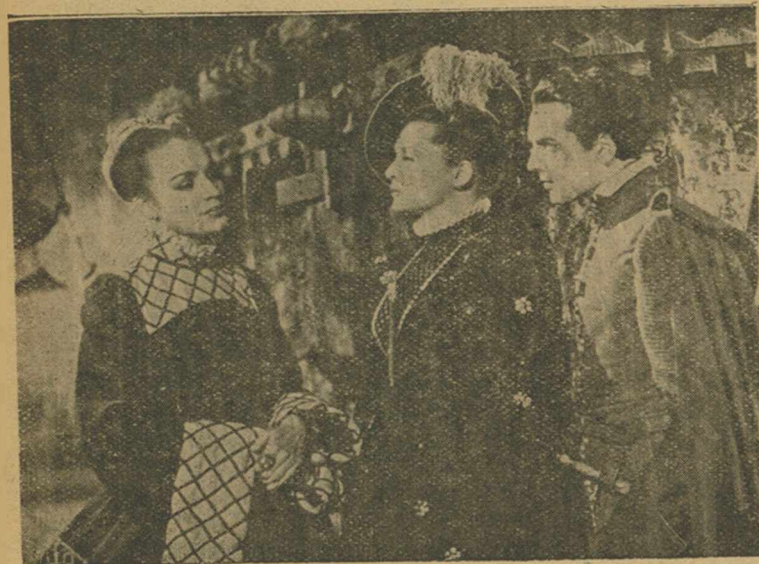
Une nouvelle performance de Sacha Guitry : tel que nous le voyons bientôt en *Napoléon* dans *Le Destin Fabuleux* de Désirée Clary.

sien. Et quand une société naquit, dont on pouvait croire, étant donné la raison sociale qu'elle avait adoptée, qu'elle allait enfin faire collaborer le Cinéma et l'Histoire, ce fut encore cette conception qu'elle adopta pour réaliser *Le Miracle des Loups* et *Le joueur d'échecs*, films soignés, intéressants certes à plus d'un titre, mais auxquels l'Histoire ne servait que de toile de fond.

L'erreur commise en France par les producteurs de films « historiques » est grave. Elle ne l'est pas moins en Amérique où le sujet historique n'est choisi que pour les dépenses d'argent, de luxe, de costumes, de décors, d'attractions et même d'ingéniosité auxquelles il servira de prétexte. Et cela nous vaut *Le Signe de la Croix* et *Les Croisades*, *Marie-Antoinette* et *Suez*. Mais ici l'erreur a une excuse : pourquoi Hollywood verrait-il dans un sujet historique autre chose

qu'un prétexte de mise en scène, puisque de ce sujet la grande majorité des spectateurs ne connaissent ni les faits qui constituent l'action, ni les personnages qui participent à cette action, ni les circonstances qui entourent les personnages et les faits.

L'Italie, elle, a produit, à l'époque de sa grande prospérité cinématographique des films du genre « Fresque », dont les producteurs s'ils ébaisaient en partie aux mêmes raisons que ceux d'Amérique, possédaient assez de goût et de culture et savaient s'entourer de collaborateurs qu'ils écoutaient assez pour éviter les erreurs et les excès qui caractérisent les films « historiques » californiens. En outre, ces films permettaient à la grande habitude de la vie collective en plein air que possèdent les foules italiennes de se manifester, si bien qu'il y a dans ces fresques cinématographiques — dont *Cabiria* reste le type le plus intéressant — une animation à laquelle il est dif-



Une scène de Marie Stuart, avec Zarah Leander.

ficile de résister. Les difficultés auxquelles se heurte la production italienne rendent depuis des années ces films plus rares et ceux qui naissent, qu'il s'agisse de *Scipion l'Africain* ou du *Condottiere*, bien plus que des films historiques, sont des films de propagande, chargés de répandre des idées.

Et pourtant, il y a des films vraiment historiques !

La Naissance d'une Nation de D. W. Griffith et *Napoléon*, d'Abel Gance sont des films historiques, non pas tant peut-être pour la reconstitution même des faits que pour la vision poétique que leurs auteurs ont eue de ces faits. Cette vision, dépassant les apparences des êtres et des choses, atteignait à la vérité profonde des idées et des sentiments et nous la rendait d'autant plus sensible qu'elle était exprimée, comme dans l'admirable « Tempête sur la Convention » par des moyens purement cinématographiques.

Historique aussi la *Jeanne d'Arc* de Carl Dreyer et cela pour des raisons bien différentes. Stylisée dans ses décors à peu près nus — rien ici de la recherche du petit détail, de la chasse à l'accessoire chères à Victorien Sardou — l'action telle que nous la présentait Dreyer était une sorte de synthèse des faits, des idées et des sentiments à laquelle, par ses « gros plans » de visages sans maquillage vus comme au microscope, l'objectif recourant pour un instant à l'analyse, fournissait le détail, non pas matériel mais psychologique qui donnait à l'œuvre une valeur humaine rarement atteinte dans un film et en faisait un document comme l'Histoire n'en a pas souvent à sa disposition.

Historiques encore le *Verdun*, vision d'histoire, de Léon Poirier et *Quatre de l'Infanterie* de G. W. Pabst, celui-ci par la reconstitution méticuleuse de la vie quotidienne des combattants, celui-là par le choix

nombreux et qu'ils ne se réduisent pas, comme l'affirment certains, à la prise de vues des faits au moment où ils ont lieu et à leur utilisation — comme cela se produit pour ce que nous appelons « les Actualités » — sans la moindre correction, sans la moindre intervention de l'esprit de l'homme, ni dans le montage, ni dans la présentation des images ainsi enregistrées : le document dans toute sa rigueur, dans toute sa pureté. Evidemment, ce serait l'idéal, mais s'il est des événements dont on peut prévoir — comme l'entrevue du Maréchal et du Chancelier — qu'ils appartiendront à l'Histoire et qu'il est facile pour ces événements de prendre toutes les dispositions permettant leur enregistrement cinématographique dans les meilleures conditions, il est des faits dont on ne peut imaginer, avant qu'ils ne se soient produits, l'importance et l'appareil de prise de vues ne peut être partout servi par le Hasard !

D'ailleurs si variés qu'aient été les moyens que l'on a déjà utilisés pour la réalisation de films de nature historique, on ne les a pas encore tous employés et l'Histoire — notamment l'Histoire de France — offre une mine inépuisable de sujets qui mériteraient de retenir l'attention des cinéastes au même titre que les plus beaux scénarios. Imagine-t-on, en effet, film policier plus mouvementé que celui qui serait réalisé avec la fuite de la famille royale en 1791 et son arrestation à Varennes. Tout y est : le conflit d'idées et d'intérêt, les personnages changeant de personnalités, les péripéties rebondissant sans fin, rien de ce qui était prévu n'arrivant, tout ce qui était à craindre survenant... Voulez-vous un film sentimental ? Le voici : les amours, toutes de jeunesse et de fraîcheur, de Louis Quatorze avec Marie de Mancini et leur dénuement d'inspiration si cornélienne, de mélancolie si racinienne et laissant si bien deviner la grandeur de celui qui sera « le Roi-Soleil ».

Pourquoi ne pas faire également des films qui, sans aucun recours à une intrigue, montreraient tout simplement « une Journée de Napoléon Ier » ou « une Semaine de Colbert » ? Quelle diversité, quel pittoresque ! Et quelle leçon !

Sans doute la production de tels films serait-elle moins facile que celle d'un vaudeville filmé. Mais nous avons les sujets, les décors — ils sont éparpillés aux quatre coins des provinces françaises — les acteurs, les cinéastes, nous avons même les historiens ! Demandez à Octave Aubry, à Pierre Champion, à Robert Burnand, et à bien d'autres, s'ils ne seraient pas heureux de collaborer à une telle œuvre ! Alors qu'attend-on pour montrer sur tous les écrans du Monde, le visage éternel de la France — et aussi un peu de son âme — vus à travers des épisodes bien choisis de son Histoire ?

René JEANNE

LA CRITIQUE

CE N'EST PAS MOI.

Yves Mirande nous a réservé une surprise bien agréable car *Ce n'est pas moi* est une comédie amusante, gaie, souvent spirituelle et en tout cas jamais vulgaire. Il y a longtemps que cela n'était pas arrivé à l'auteur de *La Femme que j'ai le plus aimée*. Tout au plus peut-on lui reprocher d'avoir intercalé dans son dialogue (au moins pour la troisième fois depuis quelques films) cette plaisanterie à barbe blanche : « Si vous ne payez pas, je porterai la note à l'huissier » — « Ah, vous croyez qu'il la paiera ? » Arletty le disait dans le film précédent de M. Mirande, cette fois-ci, c'est Tissier qui en a hérité. Ceci mis à part, on s'amuse vraiment bien en regardant se dérouler les joyeuses péripéties de cette comédie sans prétention, tournée avec beaucoup de brio par Jacques de Baroncelli qui, déjà avec *La Belle Étoile*, nous avait démontré qu'il était un heureux réalisateur de comédie.

Il serait superflu de dévoiler les tours et les détours de *Ce n'est pas moi*, mais voici tout de même un petit aperçu du scénario : Cambo, milliardaire vivant à Paris, avait des affaires bien compliquées, qu'il menait tant bien que mal avec l'aide de son frère de lait, Quincampoix, et de sa secrétaire, la charmante Geneviève. Mais Cambo s'ennuyait prodigieusement. Par-dessus le marché, il craignait d'avoir des ennuis avec la police, car depuis quelque temps, il était pisté par deux agents. C'est à ce moment que Quincampoix découvre un rapin de Montparnasse qui ressemble à Cambo comme un frère, comme un vrai. Quincampoix décide alors le peintre Bardac, et le milliardaire Cambo à échanger leurs personnalités pour un certain temps. Tout s'arrange très bien et à la suite de différentes aventures, Cambo fait vendre les tableaux de Bardac, tandis que celui-ci gagne des millions au nom de Cambo. Mais un beau jour, Quincampoix apprend que les policiers lancés sur la piste de Cambo ne sont que des amateurs loués par un concurrent désireux de faire chanter le milliardaire. A partir de ce moment, la comédie n'a plus de raison d'être. Cambo redevient Cambo et épouse Geneviève; Bardac redevient Bardac et épouse Lulu, son modèle.

Jean Tissier a réussi un véritable tour de force, car au fond, ce n'est pas deux personnages qu'il incarne, mais quatre ! En

effet, il joue autrement lorsqu'il est Cambo et lorsqu'il est Bardac, et différemment aussi lorsqu'il incarne chacun d'eux jouant l'autre. A ses côtés, il y a Victor Boucher, un Victor Boucher déjà bien malade, hélas ! et qui ne se réveille grand acteur que dans la traditionnelle scène d'ivresse, réédition N° 10 des *Vignes du Seigneur*. Toutefois la vue de Victor Boucher ne laisse pas d'émouvoir, même si son interprétation n'est pas parfaite. Par contre, une surprise des plus agréables : Ginette Leclerc est ravissante en modèle Lulu, déléguée certes, mais pas vulgaire pour un sou. Elle est d'une simplicité charmante et laissera certainement un excellent souvenir aux spectateurs de ce film. Gilberte Génat est gentille sans plus. Marcel Vallée est excellent en vieux rapin, Germaine Charley force un peu son rôle de sud-américaine, de même que Pasquali. Palau et Louvigny esquissent des silhouettes amusantes, Léon Bélières est correctement antipathique. Les autres interprètes sont, eux aussi, corrects.

Ch. F.



Willy Forst, réalisateur d'Opérette et interprète du rôle de Jauner.

OPÉRETTE.

Quand on voit *Opérette*, on pense immédiatement et irrésistiblement à *Toute la Ville Danse*. Pour être juste, il faut reconnaître que nous ne sommes pas seuls à faire le rapprochement : le metteur en scène y a pensé aussi bien avant nous et avec beau-



Maria Holst, une des héroïnes d'Opérette.

coup plus d'insistance encore. A un tel point qu'il n'a pu résister au plaisir d'utiliser exactement le même « truc » final : le gros plan de la cantatrice aimée et sacrifiée qui, devant les yeux embués de larmes du héros, se surimpressionne à la foule en délire !

A part cette obsession, il faut reconnaître aussi dans la mise en scène d'*Opérette*, un désir de légèreté, un parti-pris de faire une « mousse de sentiments ».

Willy Forst nous rappelle toujours de bons souvenirs cinématographiques, du temps où il était un espoir plein de promesses, il a toujours une certaine aisance et un métier qui parfois se détache de l'ensemble. Paul Horbiger et Léo Slezak, vieux routiers du théâtre, dessinent des personnages qui pour être poussés n'en manquent pas de pittoresque. Dora Komar est jolie, effacée et peut-être ne manque-t-elle pas de qualités, trois choses que l'on ne pourrait dire de Maria Helst... A la place de Willy Forst, nous n'hésiterions pas une minute !

Tout cela veut être badin, et la guerre des théâtres et la rivalité amoureuse des personnages et lorsque les choses se gâtent, qu'un des théâtres prend feu et laisse quelques cadavres devant la porte, on ne s'écramte ça en un tournemain, il ne faut pas que l'action devienne dramatique, c'est Vienne, la Valse, la légende de la vie facile à travers les histoires d'amour. Il ne faut surtout pas que tout cela ait l'air sérieux ! C'est réussi !

R. M. A.

SI VOUS VOULEZ RECEVOIR
RÉGULIÈREMENT
LA REVUE DE L'ÉCRAN
ABONNEZ-VOUS !

Le Clipper est arrivé...

(suite de la page 4)

(Walter Huston). Et la fillate (Miss Warren) chante et fait ses vocalises comme une bonne petite fille.

Quand papa est grâcié (en prison il conduisait l'orchestre symphonique et a composé une chanson *Always in my heart*), il revient pour voir ses enfants. Sachant que son ex-femme, à qui il avait demandé de divorcer, va se remarier, que ses enfants le croient mort, il se met à emmêler tout le monde dans un embrouillamini mélodramatique qui se termine par une bataille au couteau, un sauvetage en pleine tempête et la réunion de toute la famille.

Cette histoire invraisemblable permet tout de même à la jeune Gloria d'y glisser les chansons que Deanna chantait et aussi la chanson du titre qui est bien jolie. Sa voix souvent aigüe n'est pas aussi agréable que son naturel et son aimable petite personne. Elle joue gentiment pour un premier essai.

Un nouveau "Gary"

Dans *Bull of fire* (*Boule de feu*) Gary Cooper est l'un des professeurs qui écrivent lentement et laborieusement une grosse encyclopédie. Chargé de la langue anglaise, Cooper se promène en ville pour étendre ses connaissances en argot. C'est ainsi qu'il rencontre Barbara Stanwyck qui se cache de la police. Ce qui, à partir de là arrive aux professeurs et surtout à Gary, sous la conduite de Barbara, est absolument hilarant.

Echos sans malice.

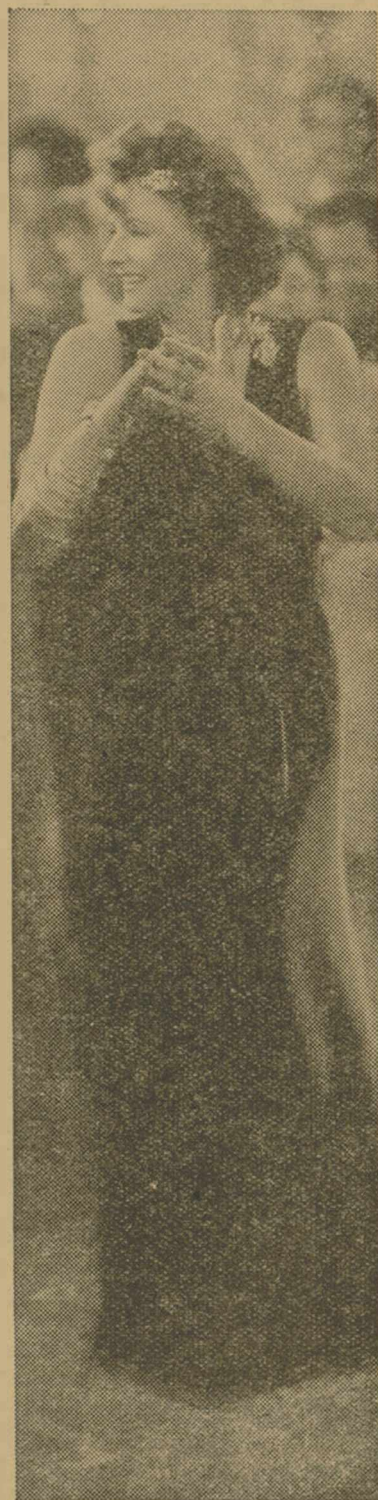
En moins d'un an, Lana Turner a été successivement la partenaire de James Stewart, Spencer Tracy, Clark Gable et Robert Taylor.

Mervyn Le Roy, le réalisateur de *Johnny Eager* (Johnny le Gangster) a quatre de ses « protégés » dans ce film. C'est lui qui a fait signer un contrat à Patricia Dane, qui a amené Lana Turner à l'écran, et a enlevé Edward Arnold et Henry O'Neill à la scène pour leur donner des rôles au cinéma.

Les jeunes filles qui portent les lunettes doivent se consoler. Elles peuvent avoir du charme et même plus encore. C'est Hedy Lamarr qui le dit et le prouve dans le film *H. M. Pulman, Esq.* (S. M. Monsieur Pulman) où elle porte des lunettes d'écaille qui ne lui enlèvent aucun de ses moyens.

— Savez-vous que Wallace Beery est un pilote qui compte des milliers de kilomètres au manche à balai de son avion personnel ? Que son brevet date d'avant 1929 et qu'il est lieutenant Commander de la Réserve de l'Aviation Navale Américaine ?

Hilary CONQUEST.



Ciné-club
Des AMIS de la

Revue de l'Ecran

La période de chaleur a forcément amené un ralentissement dans l'activité de notre Ciné-Club. Chassés loin de la ville par le beau temps, nos membres sont devenus moins fidèles aux réunions du samedi. Le Comité Directeur a donc décidé de suspendre provisoirement les Réceptions-Surprises et d'axer momentanément l'activité du Club sur d'autres manifestations. Ceci ne veut pas dire que nous ayons complètement renoncé aux réceptions amicales d'artistes ou de techniciens, mais tout comme pour les autres manifestations qui sont en préparation, elles se feront sur convocations. Ceci permettra aux adhérents, à la fois d'employer leur week-end en harmonie avec la température, et de suivre l'activité du Club.

Les permanences du Lundi et du Mercredi sont maintenues. Comme précédemment, elles auront lieu aux jours indiqués de 18 h. à 19 h. 30.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.

Suisse :

Kursaal 25, Montreux :
1 an : 10 frs suisses ; 6 mos : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :

1 an : 120 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :

1 an : 100 frs, 6 mois : 55 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
C. C. 488-62)

Hilary Conquest nous a longuement parlé des « excès » de la *Divine* dans son film *Une femme aux deux visages*, tourné d'après la comédie *Sa Sœur* de Paris. Voici Greta Garbo prise en « flagrant délit » de rumba... Document éloquent...



NOUVELLES DE PARTOUT

Livre d'Or de l'Activité Française dans le cadre de la Reconstruction Nationale
LE GUIDE PROFESSIONNEL DES ARTISTES FRANÇAIS REGROUPEMENT DES PROFESSIONS PAR LECTIONS
Editions « EPE Nouvelle »
21, AVENUE VICTOR HUGO, PARIS
Province: 11, RUE PISANON
Tél.: D. 70-91, MARSEILLE

le quart PESTRIN

(faux Pétillante)

dans tous les Cafés

COUPURES DE PRESSE

Comédia écrit cette semaine :

« Nous ne verrons plus sur les notices génériques qui précèdent la projection des films, l'interminable liste de tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont collaboré à l'œuvre que l'on va voir et nous indiquant que les perruques, l'orfèvrerie, les glaces, les téléphones et les fleurs de la « star » viennent de telle ou telle maison! Il serait juste que tous ceux qui ont concouru à la réalisation d'une œuvre fussent nommés, du plus petit au plus grand; mais il y a l'impossibilité matérielle de le faire au cinéma, car il faudrait citer deux cents noms ! Le public trouve que les « génériques » sont assez longs comme cela !

« Ils le seront moins. »
« Le contingentement de la pellicule oblige les producteurs à ne plus, désormais, dépasser un certain métrage pour présenter leurs films. Fint les longues tirades et le nom de telle ou telle vedette qui s'étalait, seul, sur l'écran pendant vingt ou trente secondes — cela faisait plus de sept cents petits carrés-images qui passaient, consacrés à ce monsieur ou à cette demoiselle... Il faudra désormais que chacun se contente de quelques centimètres de pellicule c'est une restriction et cela fera du bien à quelques-uns. »

En tournée, Raymonde Leynard a repris, dans *Ramuntcho*, le rôle joué à l'écran par Madeleine Uzeray, Jacqueline Morane, Jean Clarens et Pierre Ollivier tout aussi partie de cette journée.

Jean M. Thery et Henry Lepage ont écrit un scénario intitulé *Lyauté l'Africain* qui a obtenu l'approbation des autorités. Ce film sera vraisemblablement réalisé en hiver par André Berthoinieu.

Raimu commencera le 20 Juin son rôle de *Monsieur la Souris* dans le film que Georges Lacombe tourne d'après le roman de Georges Siménon, adapté et dialogué par Marcel Achard.

Le producteur Arys Nissotti, le metteur en scène Albert Valentin, les artistes René Lefèvre, René Dary, Raymond Aimos, Paul Azais et Michèle Alfa sont arrivés à Saint-Tropez où ils tournent les extérieurs de *A la Belle Frégate*.

Gringoire nous apprend que Fernand Gravey faisait partie depuis mai 1940 de la Loge maçonnique *Ernest Renan* où il se trouvait en compagnie de Charles Martinelli, Max Fischer et André Mauprey.

Lucien Baroux, Blanchette Brunoy Suzanne Dehelly et Raymond Aimos seront les principaux interprètes du *Grand Combat* dont on commencera la réalisation le 20 Juin.

Ce n'est pas Jean Tarride, mais André Berthoinieu qui mettra en scène *La Croisade des Chevaliers* d'Henry Bordeaux avec Madeleine Robinson, Gisèle PARRY, Josette Day, Pierre-Richard Willm, Pierre Brasseur et Fernand Fabre.

Noël-Noël sera de nouveau Adémar dans *Adémar à Paris*, scénario de Paul Colline qui sera porté à l'écran par l'auteur. Colline ferait ainsi ses débuts de réalisateur cinématographique.

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

Robert Péguy est l'auteur d'un scénario de film documentaire sur la télévision qui sera réalisé par René Delacroix.

Albert Mahuzier se trouve actuellement à Tunis. Il va tourner deux films documentaires sur les réalisations françaises dans la Régence.

La presse américaine affirme que c'est Jean-Pierre Aumont qui sera le partenaire de Michèle Morgan dans son prochain film.

CAMOUFLAGE...



— Ça ne prend pas; Je te dis que c'est Raimu qui étudie un rôle... (Dessin de Saint-George)

EDITH PIAF ET LA FORTUNE.

Dimanche Illustré vient de publier un papier sur Edith Piaf. Cela s'appelle tout simplement : « Pour ne pas quitter la France, Edith Piaf renonce à faire fortune ». Et voici le début de l'article :

« On a écrit un peu partout qu'Edith Piaf allait partir pour l'Amérique du Sud. La nouvelle était vraie à demi. Un impresario est bien venu pour proposer à la grande interprète féminine de la chanson française de se faire applaudir par les publics argentins, brésiliens, etc... Proposition alléchante puisque la première tournée était achetée sept millions de francs. Edith serait allée ensuite à New-York dans un établissement célèbre. Mais elle réfléchit et répondit au tentateur :

« Non, je ne quitterai pas la France... »

« Vous refusez des dollars ! dit l'autre, pas convaincu. »

« Des dollars, en effet, mais si on se serre la boucle ici, on se serre aussi les coudes et on chante. »

L'impresario n'en est pas revenu ».

Nous non plus, du reste ! Car nous pensions savoir qu'Edith Piaf avait fait des pieds et des mains pour aller en Amérique, et que le visa lui avait été refusé. Quant à la fortune, les cachets quotidiens de la vedette (cachets qui atteignent 8.000 francs) doivent tout de même lui permettre de ne pas trop « se serrer la boucle », comme elle dit.

A MESSIEURS LES EXPLOITANTS

Je viens de céder ma salle. Je dispose de 3 millions comptant et je suis acheteur, totalité ou participation grande salle, ville agréable. Discretion assurée. Ecrire: M. M. P. G., Bureau du Journal qui transmettra.



La ligne de 33 lettres, espaces au signes.
Demandes d'emploi: 4 Frs.
Autres rubriques: 7 fr. 50.

* A VIAGER OU COMPTANT

VENDEZ : Immeubles, Villas, Propriétés, en les confiant à MAZEAU, 45, boulevard Longchamp (Tél.: N. 46-21), qui fera un réel effort publicitaire entièrement à ses frais pour vous obtenir l'offre la plus élevée.

Acquéteurs numéros Cinéma, Pour vous Ciné-Miroir, Cernandry, 3, Place Saint-Roch, Toulon (Var).

84 RUE DE ROME
ANGLE RUE MONTGRAND
VENTE
TOUS BIJOUX
BRILLANTS ARGENTERIE ORFÈVRES
MORISGÉRIE **DAVOS**
84 RUE DE ROME
MARSEILLE



VIVIANE ROMANCE

que nous reverrons bientôt dans Feu Sacré et puis dans Carmen, est représentée ici dans une scène pathétique de Vénus Aveugle d'Abel Gance.



Madame B. à Genève. — En raison des circonstances, l'exportation des films français est assujettie à de nombreuses formalités, c'est pourquoi il est difficile de dire si et quand tel film passera à Genève. Nous croyons toutefois que les films de Tino Rossi feront leur apparition sur les écrans de votre ville au cours de la saison prochaine.

Antoinette à Hyères. — Votre lettre a été transmise.

Brigitte R. à Monaco. — Lettre transmise.

R. L. à Grand-Combe. — Vous pouvez écrire à ces artistes par notre intermédiaire, mais nous ne savons pas du tout ce qu'est devenue Fou-Sen. Quant à Dot Shirley, elle est toujours en zone libre et fait partie des tournées Audifred.

LES ASSURANCES FRANÇAISES

Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81 rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. D 50-93

Albert M. à Perpignan. — Nous ne pouvons malheureusement pas vous donner satisfaction, car nous ne vendons pas de photos grand format. Voyez notre liste.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est

MISTRAL

Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

J.P. de M. à Pamiers. — Marika Böck séjournant à Berlin, il est actuellement impossible de lui écrire. Vous devez donc patienter.

G. B. à Toulon. — Edmond Ardisson a récemment créé un rôle important dans la pièce d'André Négis *La Famille Bonnafour*. Il a plusieurs projets de cinéma, mais ils ne sont pas encore bien définis. Nous vous tiendrons au courant.

René D. à Saint-Etienne. — Nous ne vous donnerons pas la liste complète des films de Charles Laughton, car elle serait trop longue, mais voici les princi-

aux: *Piccadilly*, *Si j'avais un million*, *Le fou des îles*, *Le signe de la Croix*, *Miss Barrett*, *La vie privée d'Henry VIII*, *L'Admirable M. Ruggles*, *La Taverne de la Jamaïque*, *L'excentrique Ginger Tod*, *Les Mutins du Bounty*, *Rembrandt Vedette du Pavé*, *Les Misérables* (version américaine non présentée en France) et *Quasimodo*. Nous ne pouvons pas vous dire quel est le meilleur film sorti en 1931, car cela dépend des goûts, des genres, etc. D'ailleurs, il n'y a jamais de meilleur film. *Ben-Hur* était un film muet mais il a été repris en version sonorisée non parlante.

M. H. à Villeneuve. — En effet, Louise Carloti a joué dans *Les gens du Voyage* ce fut son premier film et elle en fut la révélation. On l'avait choisie parce qu'elle appartenait réellement au milieu du cirque. En ce moment, elle est toujours à Paris où elle tourne presque sans arrêt. Elle termine *Patricia*. On ne peut dire quand elle viendra en zone libre. Pour lui écrire, il n'y a actuellement que la solution de nous envoyer, sous enveloppe, une carte interzone dont nous compléterons l'adresse.

Jean Es. — Vous ne trouvez pas suffisant qu'Yvonne Printemps ait été une des épouses de Sacha Guitry ? Laissez donc Lefaur tranquille, Yvonne Printemps est maintenant Madame Pierre Fresnay.



Quant à son âge, imaginez qu'il est exactement celui qu'elle porte à l'écran.

NOS PHOTOS D'ARTISTES

Ayant cessé la diffusion des séries de photos d'artistes du Studio Expé, nous procédons à la vente des exemplaires restant en notre possession. Nous disposons encore des photos suivantes, parmi lesquelles nos lecteurs pourront faire leur choix.

ALIBERT

Gaby ANDREU

ANDREX

Paul CAMBO

CHARPIN

Maurice CHEVALIER

Janine DARCEY

René DARY

Claude DAUPHIN

Jean DAURAND

Georges FLAMANT

Ketti GALLIAN

Jim GERALD

Georges LANNES

Jacqueline LAURENT

Albert PREJEAN

Suzy PRIM

RELLYS

Germaine ROGER

Pierre STEPHEN

Chaque photo, format carte postale internationale est vendue 3 francs à nos bureaux. Pour les envois par poste, ajouter 15 % pour les frais de port (minimum 2 francs). Les règlements devront se faire par virement à notre C. C. Postal, A. de Masini 466-62 Marseille. Il ne sera tenu aucun compte des demandes d'envoi contre remboursement.

Le Gérant: A. DE MASINI
IMP. MISTRAL - CAVAILLON